

ANTIARESSE

EDITION D'ÉTÉ

N° 193 | 11.8.2019

**Les lectures de
l'éternelle jeunesse**

**Albert Londres,
honneur du journalisme**

Défense aérienne, un leurre?

**La bombe atomique
nous surprendra toujours**

Observe • Analyse • Intervient



LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

La littérature comme guide et comme philosophie (Aveux publics, 5)

J'AURAIS AIMÉ AVOIR UNE ÉDUCATION LITTÉRAIRE SUIVIE ET ENCADRÉE. EN RÉALITÉ, ELLE FUT CHAOTIQUE ET ARBITRAIRE: JE LISAIS TOUT CE QUI ME TOMBAIT SOUS LA MAIN. MAIS COMME AURAIT DIT VICTOR HUGO: PRENEZ N'IMPORTE QUEL LIVRE, C'EST DÉJÀ MIEUX QUE PRESQUE TOUT LE RESTE.

J'ai vécu toute ma vie avec la conviction qu'il n'y avait rien de mieux à faire que de s'occuper de littérature — et pourtant j'ai tout fait pour m'en éloigner. Paradoxe dostoïevskien! Entre la vingtaine précoce, où la traduction littéraire m'a absorbé au point de négliger mes études, et la quarantaine avancée, où j'ai publié mon premier roman, je n'ai pas écrit une ligne de littérature, et ai surtout traduit des essais (hormis un travail intense dans l'édition, qui est essentiellement un labeur pratique). Je me demande parfois ce que j'ai fait de tout ce temps...

Dans ma famille en Yougoslavie, comme dans toutes les familles de l'époque, il y avait des livres. Pas beaucoup, et peu de classiques. Les séries et œuvres complètes vendues par souscription y occupaient une place significative, témoignant d'un choix

surtout... économique. Pearl Buck, Lounatcharski, Mann, Tchossitch (que je traduirais bien des années plus tard, mais qui dans l'enfance me paraissait infiniment ennuyeux), etc. Aucun goût particulier ne ressortait de la bibliothèque parentale. En revanche, j'avais une voisine, Jasna, habitant le fond de notre cour et qui avait six ou sept ans de plus que moi. Elle lisait passionnément les classiques et les commentait dans des cahiers remplis jusqu'à ras bord — elle deviendrait d'ailleurs prof d'anglais. Nous nous aimions beaucoup. Un soir, sur le banc de leur potager, elle m'a montré un roman très épais, me semble-t-il en édition originale. «Jane Eyre», me dit-elle avec une émotion profonde, comme si elle avait prononcé le mot de passe qui abaisse le pont-levis d'un château imprenable. *Jane Eyre*. J'avais peut-

être six ans, c'était peu avant notre départ en Suisse. Elle me fit sentir, en me parlant de Jane, qu'il y avait un monde plus vrai que vrai, et qu'il était dans les livres. Bien des années plus tard, j'ai lu le prodigieux roman de Charlotte Brontë, puis évidemment *Les Hauts de Hurlevent* de sa sœur Emily. Les œuvres des Brontë sont à mes yeux — peut-être à cause de cette jeune fille studieuse, sur ce banc, dans ce potager d'avant-Suisse —, des sommets de la littérature. En particulier, le climat et la frénésie des *Hauts de Hurlevent* me donnent aujourd'hui encore la chair de poule, comme si je touchais de réelles énergies démoniaques. Que ces vierges recluses aient pu produire des histoires aussi universelles et des personnages d'une telle profondeur, avec des vues aussi lucides sur le monde et la vie, est encore un de ces miracles qui rapproche les grands conteurs des mages.

A cause d'elles, de Maugham, Melville et Thomas Hardy, mais aussi à cause de Dylan, des Doors et de Led Zeppelin, je me suis employé à comprendre puis maîtriser la langue anglaise aussi tôt que possible, en autodidacte comme toujours. Mais avant cela, grâce à M. Santos et à ses manuels de composition, j'ai découvert un continent infini: celui de la littérature française.

GRANDEUR ET DÉCLIN DE LA LANGUE FRANÇAISE

Ma langue maternelle, le serbe, est extrêmement riche de mots surannés et médiévaux. Elle comporte

notamment cette bizarrerie d'avoir une désignation spécifique non seulement pour tous les types de liens de parenté, mais également pour *chaque génération d'ancêtres* — jusqu'à 16 générations en arrière! En revanche, pour tout ce qui relève de la vie pratique et moderne, elle est obligée d'emprunter, de manière brute et parfois cocasse. Toute la terminologie automobile, par exemple, est directement repiquée de l'allemand. Les Croates, très puritains sur la question linguistique, préfèrent eux inventer des mots lorsque les Serbes se bornent à emprunter. C'est souvent plus comique encore... Bref, le français, avec son exactitude, ses nuances, ses sous-entendus, ses exceptions, m'a fasciné d'emblée. Il englobe *toute* la civilisation dont il a un temps été le passeport. En plus, grâce à l'esprit ordonnateur et *controlfreak* de l'Académie française, je peux accéder à des textes vieux de trois ou quatre siècles sans aucune difficulté. Rares sont les langues qui offrent une telle stabilité dans le temps — et qui nous permettent donc d'accéder sans peine aux arrière-salles de son patrimoine. Il faut un sérieux degré de cynisme ou de stupidité, chez les pédagogues modernes, pour renoncer à ce trésor millénaire, qui est en plus un outil et une arme redoutable (l'ADN lui-même, selon certains chercheurs, réagit au langage), en faisant lire des journaux ou des pubs à leurs élèves, en simplifiant, infantilisant, bêtifiant, démagogisant l'enseignement de la langue. Une langue bien

apprise est notre outil primordial d'intégration, de communication, d'expression, d'ascension sociale et j'en passe. Oui, le français c'est dur et compliqué. Mais c'est moins dur et moins compliqué que de vivre une vie d'infirme. On commence à ressentir de plein fouet les dégâts de cette capitulation. Voici plus de vingt ans, un professeur de l'Ecole polytechnique de Lausanne, esprit brillant et original, avait soulevé une tempête en recalant les travaux mal écrits. «Quel rapport avec la physique?» s'exclamaient les collègues. «Vous pouvez être un grand physicien, mais personne n'en saura rien si vous ne savez vous exprimer!», répondit le ronchon. Le monde scientifique est en train d'oblitérer la difficulté par la voie la plus simple — la généralisation de l'anglais utilitaire (qui est à l'anglais ce que Marc Lévy est à Marcel Proust). Le monde du *business*, n'en parlons même pas... Mais tout le monde n'a pas la «chance» de vivre dans un aéroport international. Les avocats et les journalistes, notamment, sont enchaînés à leur langue comme le Prussien à sa mitrailleuse. Lorsque je vois passer certaines correspondances juridiques, je me demande ce que l'auteur a voulu dire. Les juges doivent se le demander aussi, mais n'en laissent rien paraître. Le problème est que la misère linguistique se traduit également par de graves perturbations de la faculté de raisonnement et de la logique — il est vrai en contrepartie qu'entre illettrés, on ne se rend plus compte de rien. Il suffit d'ouvrir les

médias de grand chemin (en particulier dans leurs versions *online*) pour s'assurer de l'harmonie grégaire de cette nef des fous. On se croirait dans ce terrible roman de science-fiction ukrainienne où toute l'humanité est devenue aveugle et où les rares voyants sont pris (et se prennent) pour des malades psychosomatiques.

DISCRIMINATION LINGUISTIQUE

Pourtant, en Suisse, nous avons spontanément instauré un ordre domestique peu commun dans les milieux immigrés. Entre nous, à la maison, le français était banni! Je veillais jalousement à l'observation de la règle. Tout petit déjà, je détestais entendre ce jargon hâtivement compilé des immigrés qui mélange tout et empêche les nouveaux arrivants d'apprendre correctement la langue d'accueil tout en leur faisant mutiler leur langue d'origine. Nous avons préservé la faculté de lire et écrire notre langue maternelle dans ses deux alphabets(1). Nous avons pour nous y aider l'école yougoslave du samedi, mais surtout les livres et les revues que nous recevions constamment. En particulier, nous étions abonnés à un merveilleux magazine pour la jeunesse, le *Politikin Zabavnik* (*L'Amuseur de «Politika»*), qui se lisait vraiment de 7 à 77 ans et combinait la bande dessinée et les savoirs encyclopédiques, les anecdotes historiques et les sujets de société, l'est et l'ouest, sans biais idéologique excessif. Il paraît depuis quatre-vingts ans sans faiblir. Je

n'ai jamais retrouvé de publication comparable à l'Ouest.

Ce cloisonnement strict n'a pas empêché nos parents de s'intégrer (pour les enfants cela allait de soi), ni n'a fait de nous des marginaux de la société d'accueil. Il n'entrave pas notre loyauté à la Suisse. Mon frère Marko, en toute discrétion, y est devenu un excellent éditeur, d'une érudition originale et incomparable.

De cette expérience, je retire la conviction que la culture se partage non par division mais par multiplication, comme l'amour. On ne doit pas sacrifier sa culture d'origine: c'est du lavage de cerveau pour janissaires. On doit l'offrir à un projet assez généreux pour l'accueillir. C'est le secret des quatre grands empires: l'américain, le russe, l'indien et le chinois. *La Désunion européenne* est larguée pour ne l'avoir pas compris, avec son absence d'élan et sa pusillanimité de bureaucrate. La Suisse, sans bruit, a jusqu'ici su incorporer tous ces apports, ou du moins en récupérer ce qui pouvait la servir. En cela, elle constitue elle aussi, à son échelle, un empire.

LA LITTÉRATURE FORME VRAIMENT LA JEUNESSE

A cette évocation me revient en mémoire la magnifique collection *Plava ptica* (*L'Oiseau bleu*), le

pendant serbo-croate de la merveilleuse *Bibliothèque verte* d'Hachette, mais en plus éclectique et plus ouvert. Sous de sobres couvertures reliées de toile bleue entourées d'une jaquette blanche, elle rassemblait tout ce que la littérature nationale et mondiale pouvait proposer de meilleur pour la jeunesse. Entendons-nous. Non la littérature écrite exprès pour la jeunesse, mais toute la littérature qui était susceptible de la faire palpiter, sans distinctions de classes d'âge.



GRAVURE DE FRITZ EICHENBERG
POUR LES HAUTS DE HURLEVENT

Il s'agissait avant tout de grands romans d'aventure. Et l'aventure, en ce temps-là, s'ancrait dans le monde réel, donc un monde possible, et non dans les univers parallèles de l'*Heroic Fantasy*,

remplis de surnaturel et d'effets spéciaux. On y trouvait à la fois *Le Trésor du Lac d'argent* de Karl May, *Le Livre de la Jungle*, bien entendu, *Le Mont de Lumière* de Salgari, *Les facéties du diable de la mer*, de V. Vakhman, *La Guerre du feu* de Rosny aîné, *Viou* de Troyat, les récits de Tolstoï et j'en passe. Avec le temps, j'ai cru comprendre ce qui distinguait «nos» lectures de celles de la génération suivante, celle de mes enfants. Le réalisme, l'exaltation d'une histoire et de destinées possibles, portées le plus souvent par des caractères ardents et rebelles. Des histoires, en un mot, à vous mettre le vent dans les voiles. Dangereuses par consé-

quent. Des fois que des jeunes âmes s'imagineraient qu'il est possible de changer de monde!

Contrairement à une idée reçue, les nouvelles générations ne sont pas entièrement perdues pour la lecture. Celle de mes enfants, par exemple, a été envoûtée par l'*Heroic fantasy*. Mais il me semble — déférence gardée à l'immense Tolkien — que c'est une nourriture très différente, qu'elle imprègne les esprits d'une tout autre manière. D'une manière... quelque peu démobilisatrice. On y trouve des descriptions souvent minutieuses de lieux et d'événements mythologiques. Nous savons que nous ne les verrons jamais de nos yeux de chair. Pas plus que leurs personnages, incarnant parfois des archétypes. Alors que Huckleberry Finn, Poil de Carotte, le Grand Meaulnes auraient pu être nos camarades de jeu. Les vertus «viriles» y sont louées, mais à l'excès — et simplifiées à l'excès (on observera que le principe féminin n'y est pas vraiment mis à l'honneur). La complexité psychologique des personnages dépasse rarement celle des gestes médiévales. Les lecteurs de cette littérature, s'ils la consomment au premier degré, n'y trouvent pas de point d'appui pour une attitude concrète face à l'environnement réel qui est le leur. La littérature fantastique, avec, une fois de plus, toutes les qualités qu'il faut lui reconnaître, est une littérature onirique et donc potentiellement anesthésiante. Il faut un esprit particulièrement insolite et vif pour transposer ce pain de rêves dans la vie. La trajectoire d'un Michel

Houellebecq est à ce titre exemplaire. Commencer par l'exégèse de Lovecraft et de ses mondes cauchemardesques pour finir dans *Soumission* et *Sérotinine*, voilà qui dénote un sens profond de la métaphore.

Bref, si j'ai par la suite développé un esprit de rébellion contre les mensonges du temps et les embriagements sociaux, ce n'est pas du fait d'une éducation morale ou religieuse particulière, ni d'un enseignement philosophique. C'est d'abord, je crois, l'effet de cet immense souffle qui vous emporte lorsque vous êtes plongé dans la littérature du grand large. Comme disait Jacques Brel, «les hommes sont faits pour être Vasco de Gama et pas employés de bureau», et ce que j'appelle la «vraie» littérature, c'est ce qui exalte l'explorateur en eux, et non ce qui les aide à se résigner à la routine du quotidien.

Le malheur, quand on est éduqué en Suisse — malheur relevé par tous ses grands penseurs et témoins, de Ramuz et Dürrenmatt à Jung et Fritz Zorn —, c'est qu'on y a bien moins besoin de Vasco de Gama que d'employés de bureau.

/A suivre/

~~~~~  
NOTE

1. Le serbo-croate (dans sa version serbe) est la seule langue à ma connaissance qui s'écrive indifféremment en deux alphabets, latin et cyrillique, quelquefois dans la même publication. Cette particularité contribue, je le crois, à la facilité d'apprentissage de cette population.

CANNIBALE LECTEUR de Pascal Vandenberghe

## Albert Londres, ou la noblesse du journalisme (1)

**S** I SON NOM SURVÉCUT GRÂCE AU PRIX ÉPONYME QUE SA FILLE CRÉA JUSTE APRÈS SA MORT, EN 1932, LES ŒUVRES D'ALBERT LONDRES TOMBÈRENT DANS L'OUBLI PENDANT UN DEMI-SIÈCLE AVANT D'ÊTRE RÉÉDITÉES AU DÉBUT DES ANNÉES 1980 PAR FRANCIS LACASSIN CHEZ 10/18. PRÈS DE QUARANTE ANS PLUS TARD, LIRE SES GRANDS REPORTAGES EST TOUJOURS AUSSI PASSIONNANT POUR LE LECTEUR, ET DEVRAIT ÊTRE OBLIGATOIRE POUR TOUS LES JOURNALISTES EN HERBE!

Albert Londres est né en 1884 à Vichy dans une famille modeste: ses parents géraient une pension de familles et ses deux grands-pères étaient l'un chaudronnier, l'autre colporteur. Très tôt attiré par les lettres, il admire en particulier Hugo et Baudelaire. Après le lycée, Albert Londres arrive à Lyon en 1901 comme commis aux écritures dans un service de comptabilité, puis décide de «monter à Paris» en 1903, accompagné de ses amis Henri Béraud(1) et Charles Dullin(2). Conscient que les poèmes qu'il a commencé à écrire et à publier ne nourriront pas son homme, il devient correspondant pour le journal lyonnais *Le Salut public*. En 1904 naît sa fille, Florise, dont la mère décédera onze mois plus tard. Albert Londres n'eut ensuite plus aucune compagne jusqu'à sa mort. En 1906, il entre au *Matin*, où il ne signe pas ses articles consacrés aux couloirs de l'assemblée nationale.

En 1914, réformé en raison de sa santé fragile, il devient correspondant de guerre et signe doréna-

vant ses articles, qui font sensation par leur style: écrits à la première personne, ils sont le récit de ce qu'il voit et ressent. Dans la nuit du 18 au 19 septembre 1914, il assiste à l'incendie de la cathédrale de Reims: c'est de là que naît sa vocation ferme et définitive de journaliste, sa «vraie date de naissance», comme l'écrit Pierre Assouline(3), son biographe. Il rompt avec *Le Matin* et c'est pour *Le Petit journal* — le quotidien le plus lu en France à l'époque — que de 1915 à 1918 il raconte les combats de l'armée d'Orient, de la Serbie à la Grèce, de la Turquie à l'Albanie. Son style direct, avec des phrases très courtes, beaucoup d'ironie et d'humour quelle que soit l'intensité dramatique des sujets de ses reportages et enquêtes, lui qui ne s'intéresse pas aux faits historiques, mais aux êtres humains qui les vivent, tout cela contribuera à forger sa célébrité et sera sa marque de fabrique. À la différence d'un Paul Morand, de quelques années son cadet, plus «littéraire» et mondain, ou des reporters «de salon», amateurs de grandes

# Le Petit Parisien

15 cent.

(LE PLUS FORT TIRAGE DES JOURNAUX DU MONDE ENTIER)

6 pages

NOTRE ENQUÊTE AU BAGNE

## EN VOGUANT VERS LA GUYANE

Première rencontre :  
once forçats évadés et repris.

On a écrit, sur la vie de nos forçats, bien des livres. On a écrit aussi, on a publié, sur l'existence quotidienne des grandes vedettes de France, en route à la Guyane, dans des détails qu'il convenait de négliger. La série d'articles que notre envoyé spécial, Albert Londres, nous rapporte de Cayenne, et dont nous publions aujourd'hui le premier, est le résultat d'une enquête personnelle, minutieuse, patiente et consciencieusement dans le monde des ba-



## Le cabinet ajourne s à de

Les ministres rentreront l'attitude qui concerne la France et la réponse à faire.

Londres, 7 août 1923. M. Balfour est parti hier soir pour la France, en attendant le week-end, il restera à l'Foreign Office.

LE REPORTAGE EN GUYANE D'ALBERT LONDRES EN «UNE» DU PETIT PARISIEN, 8 AOÛT 1923.

fresques et de métaphores, c'est sa générosité, au service d'une combativité de chaque instant par un engagement «au premier degré», qui fait de Londres une figure rare et exceptionnelle.

Après la guerre, il se rend en Espagne et en Italie, ce qui lui vaut d'être renvoyé du *Petit journal* à la demande de Clemenceau, ce dernier ne goûtant guère ses articles sur l'Italie. Il écrit dorénavant pour *L'Excelsior*, puis le *Quotidien* et *L'Éclair* les reportages qui le mènent d'abord au Proche-Orient, ensuite en Russie soviétique (1920) puis en Inde, en Chine et au Japon (1922). En 1923 commence la publication de ses reportages sous forme de livres, dans la collection «Grands reportages» que dirige son ami Henri Béraud chez Albin Michel. Il claque la porte du *Quotidien*, qui juge sa série d'articles sur l'occupation de la Ruhr par les troupes françaises pas «dans la ligne», ce qui lui donne l'occasion, avant de tourner les talons, de lancer ce mot fameux, dont tous les apprentis reporters — s'il en

reste! — devraient faire leur devise: «Messieurs, vous apprendrez à vos dépens qu'un reporter ne connaît qu'une seule ligne: celle du chemin de fer...». Il entre au *Petit Parisien*(4), qu'il ne quittera plus: son rédacteur en chef, Élie-Joseph Bois, publiera sans jamais les censurer — mais souvent pas sans trembler! — tous ses grands reportages qui se succéderont jusqu'en 1932. De retour de Shanghai — avec dans ses carnets «de la dynamite!» sur les triades chinoises —, il meurt le 16 mai 1932 lors de l'incendie dans l'Océan Indien du paquebot *Georges-Philippar*.

1923, c'est, selon Pierre Assouline, la «deuxième date de naissance» d'Albert Londres. Et en effet, ses reportages vont réellement changer la société française: il part à Cayenne, et en revient avec *Au bagne*(5), un reportage sidérant sur la réalité du bagne civil en Guyane. Il termine sa série de reportages par une lettre au ministre des Colonies, Albert Sarraut. L'année suivante, à la suite de la publication de l'enquête d'Al-



bert Londres, le président du conseil Édouard Herriot décide la fermeture du bagne colonial et le rapatriement de tous les bagnards en France.

La même année, c'est ensuite aux bagnes militaires qu'Albert Londres s'attaque. Publié en dix-neuf articles sous le titre *Biribi*(6) dans *Le Petit Parisien*, c'est sous celui de *Dante n'avait rien vu*(7) que le reportage paraîtra sous forme de livre quelques années plus tard, en 1930. Là encore, Albert Londres conclut sa série d'articles par une lettre au ministre de la Guerre, qui se voit contraint d'envoyer une commission d'enquête qui débouchera sur la suppression des travaux forcés et accélérera la disparition progressive de ces bagnes.

Nous aborderons dans notre prochaine chronique les autres grands reportages qu'il réalisa. En attendant, outre les parutions en volumes séparés déjà mentionnées, je recommande l'édition des *Œuvres complètes* publiée par Arléa en 2007, avec une présentation de Pierre Assouline et une note introductive de Jean-Claude Guillebaud, fondateur avec sa femme Catherine des Éditions Arléa en 1986, et lui-même récipiendaire, en 1972, du Prix Albert-Londres.

~~~~~  
NOTES

1. Henri Béraud (1885-1958), journaliste et romancier. Il fut lauréat du prix Goncourt en 1922 pour *Le martyre de l'obèse* et *Le vitriol de lune*, publié l'année précédente. Journaliste au *Canard enchaîné* à partir de 1917, il doit le quitter en 1934 après ses prises de position en faveur des manifestations antiparle-

mentaires de droite du 6 février. À l'origine plutôt de gauche, il passera ensuite à l'extrême-droite et affichera son antisémitisme dans *Gringoire*. Condamné à mort en décembre 1944 pour «intelligence avec l'ennemi», il sera gracié par Charles de Gaulle à la suite de l'intervention de nombreux écrivains, parmi lesquels François Mauriac.

2. Charles Dullin (1885-1949), comédien et metteur en scène, il fut notamment, avec Louis Jouvet, fondateur du théâtre du Vieux-Colombier.

3. Pierre Assouline, *Albert Londres: Vie et mort d'un grand reporter (1888-1932)*, (Balland, 1989, Gallimard, coll. «Folio», 1990). À mon sens, la meilleure biographie d'Albert Londres. Assouline a aussi à son actif d'autres biographies remarquables, notamment celles de Georges Simenon et de Gaston Gallimard.

4. Créé en 1876 par des radicaux anticléricaux, *Le Petit Parisien* fut l'un des principaux journaux sous la Troisième République (son tirage dépassa les trois millions d'exemplaires au lendemain de la Première Guerre mondiale). À partir de 1921, il publia de nombreux grands reportages. Devenu journal de propagande nazie durant l'Occupation après l'éviction de sa direction et contre la volonté de son propriétaire, il deviendra en 1944 *Le Parisien libéré* (l'actuel *Parisien*).

5. Albert Londres, *Au bagne* (1924, Arléa, coll. «Arléa-poche», 2008).

6. *Biribi* était un terme générique pour désigner les pénitenciers militaires français situés en Afrique du Nord, principalement en Algérie, mais aussi au Maroc et en Tunisie. Les bagnards y étaient contraints à des travaux forcés et subissaient les méthodes particulièrement brutales des sous-officiers qui les dirigeaient.

7. Albert Londres, *Dante n'avait rien vu. Biribi* (1924, Arléa, coll. «Arléa-poche», 2010).



FUTURISK par Sébastien Fanti

De la servitude aéronautique

APRÈS LA TENTATIVE PITEUSE D'IL Y A UNE DIZAINE D'ANNÉES, LE GOUVERNEMENT SUISSE S'EST REMIS EN QUÊTE D'UN AVION DE COMBAT. MAIS À QUOI LUI SERVIRAIT UNE ARME QUE SON PRODUCTEUR PEUT DÉSACTIVER OU ESPIONNER À SA GUISE? ET SI LA VRAIE SOLUTION DE SÉCURITÉ ET DE SOUVERAINETÉ SE TROUVAIT DANS L'ESPACE?

8 août 2019

Tom Shark prend connaissance des récents articles consacrés à la prochaine acquisition d'un nouvel avion de combat par la Suisse. Il constate avec effroi la candeur des décideurs helvétiques qui pensent pouvoir assurer leur indépendance en exigeant des engagements écrits et un accès complet au code source de tous les logiciels liés aux appareils. La protection des données des futurs avions de combat semble éveiller certaines consciences, à l'instar de ce qui s'était produit lors de l'acquisition par la police bâloise de véhicules de marque Tesla qui comportaient notamment des possibilités d'écoute des conversations ayant lieu dans l'habitacle. C'est toutefois la résignation qui prévaut: les principaux acteurs du dossier mettent en exergue la dépendance de la Suisse, ainsi que les risques de fuite ou de

vols de données. Reste à savoir l'intensité de cette dépendance et à en mesurer les risques.

Tom sourit intérieurement. Manifestement les journalistes n'ont pas appréhendé l'étendue des problèmes inhérents à ce genre de marchés... La règle est simple: personne ne va vendre du matériel de guerre sans s'assurer que jamais celui-ci ne pourra être utilisé à son encontre ou à l'encontre de ses alliés! L'affaire des missiles Exocet et du destroyer britannique Sheffield est encore dans toutes les mémoires. À la lecture des conditions d'utilisation du F35 américain, il peut être constaté que les appareils sont dotés de systèmes de verrouillage et que chaque matin un nouveau code doit être introduit pour permettre à l'avion de décoller. Autrement et simplement dit, l'avion est inopératif sans l'accord des États-Unis d'Amérique. Seule la

Grande-Bretagne, allié historique, peut utiliser l'appareil sans restrictions. Le problème n'est donc pas celui des données transmises, mais plutôt celui du servage vis-à-vis du pays du constructeur et de l'ensemble de ses alliés. Soyons clairs: ces avions ne serviront jamais à autre chose qu'à l'accomplissement de tâches de police aérienne.

21 août 2022

Tom Shark est rivé à son petit écran. Son pays minuscule, la Suisse, s'apprête à mettre en orbite son premier satellite de défense spatiale active. Suite au vote négatif des Suisses à l'automne 2020, il a fallu trouver une solution pour assurer une sécurité minimale avec le même budget qui était prévu pour l'achat des avions de combat, soit 6 milliards de francs suisses. L'expert désigné par la Conseillère fédérale Viola Amherd, un ancien cosmonaute, a alors proposé cette voie innovante. Personne ne le sait ou presque, mais la Suisse dispose, en sus d'une industrie de défense aguerrie, de compétences reconnues dans le domaine spatial. Elle a notamment fourni des satellites, dont CHEOPS intégrant des télescopes d'observation des exoplanètes. Après avoir analysé les politiques des pays voisins, les hauts fonctionnaires du Département de la défense ont opté pour une déclinaison de la stratégie française qui vise à éviter une arsenalisation de l'espace. C'est ainsi qu'un premier

satellite d'observation (OGGI₁) a été mis en orbite avec des capacités d'écoute et de renseignement stupéfiantes. La conflictualité spatiale a même été intégrée au concept de neutralité large qui prévaut désormais: ne jamais attaquer, mais être prêt à riposter sans délai! Le lancement de ce deuxième satellite dit de dissuasion passive vise à compléter l'arsenal spatial et à assurer une autonomie stratégique. Ses capacités lui permettent de protéger l'espace aérien helvétique et lui proscrivent toute action ailleurs. La miniaturisation des composants de même que l'industrialisation des processus de conception permettent désormais à chaque pays de développer ce pan de sa stratégie de défense. Mais surtout d'éviter toute interférence extérieure susceptible d'entraver, voire d'annihiler, un éventuel engagement.

L'électronique embarquée dans les différents outils de la guerre moderne constitue à n'en point douter leur talon d'Achille. En sus d'offrir une cible à l'adversaire, elle constitue une formidable opportunité pour les États producteurs de réguler les conflits. Seule une autarcie stratégique (illusoire à ce stade) pourrait permettre d'y échapper. L'avenir appartiendra à ceux qui pourront maîtriser les composants de la chaîne de défense et ainsi garantir une réelle indépendance. Et pour ce faire, une industrie d'armement indépendante est nécessaire.

Passager clandestin

Arnaud Dotézac: Le bourdonnement des bombes atomiques

NOTRE EXPLORATEUR DES ZONES D'OMBRE DE L'ACTUALITÉ INTERNATIONALE A MARQUÉ L'ANNIVERSAIRE DE HIROSHIMA ET NAGASAKI PAR UNE TRANSPOSITION GLAÇANTE. COMMENT AURAIT-ON RÉAGI SI LES PREMIÈRES VICTIMES DE L'ATOME N'AVAIENT PAS ÉTÉ DES «JAUNES» MAIS DE BONS EUROPÉENS? ET POURQUOI AVONS-NOUS CESSÉ DE NOUS EN SOUCIER?

Elle nous surprendra toujours

C'est un matin de beau temps à Zurich. Les avions survolent la ville sans qu'on y prête trop d'attention. Son demi-million d'habitants intra-muros est rentré de vacances et, cette année, l'école a repris beaucoup plus tôt, de sorte que les enfants et adolescents sont encore nombreux dans les rues à courir vers leurs établissements. Un vent agréable tonifie l'air du lac, les trains sont à l'heure et la circulation plutôt fluide.

Un avion s'éloigne de sa trajectoire de Kloten et largue un drôle d'objet qui pend au bout d'un parachute. Personne n'y a pris garde. 53 secondes plus tard, l'objet baptisé «Little Heidi» par l'US Air Force explose à 600 mètres au-dessus de la ville: première explosion nucléaire touchant la Suisse. On connaît la suite, la ville est rasée, les trains des CFF bondés sont catapultés et s'embrasent comme des fétus de paille à des centaines de mètres en l'air, à des températures atteignant 10 millions de degrés Celsius dans la boule de feu qui s'élève à plus de 10'000 mètres d'altitude. Près de 60 % de la population meurt. On ne compte plus

les corps décomposés sous la pression du souffle dépassant les 30 tonnes au m². Les passants plus éloignés sont brûlés vifs et irradiés, les enfants titubent, leur peau en lambeaux. Zurich est devenue un tombereau de goudron bouillonnant en une fraction de seconde.

A Washington, on se frotte les mains. Un vice-président venu du Missouri qui n'y connaît rien en politique étrangère va faire voir au monde de quelle batte de baseball il se chauffe. Les Suisses ne savent pas ce qui leur arrive, aucune information fiable ne remonte à l'état-major de Berne, puisque tout est détruit à Zurich. Alors on temporise. On ne répond pas immédiatement à l'ultimatum de reddition du «maquignon» de la Maison Blanche. Le département d'État prévoit un second largage ce dimanche 11 août. Cinq jours pour laisser le temps aux Suisses de s'assurer que c'est bien une nouvelle arme qui les a frappés. Ces derniers finissent par comprendre. Ils capitulent, leur décision sera annoncée avant dimanche. Mais voilà, un général américain s'inquiète d'une météo

peu favorable et décide de lui-même de procéder à un second largage le vendredi 9 août sur Lausanne. Même punition: des civils, enfants compris, qui ne comprennent rien à ce conflit et qui connaissent une mort atroce ou, pour ceux qui survivent, des tortures inimaginables.

La capitulation arrive, c'est jour de champagne à Washington, même si finalement ce même vendredi, les Russes envahissent la Mandchourie.

O n s a i t aujourd'hui que Harry Truman n'avait pas choisi de frapper le Japon par hasard: les souffrances d'un peuple si différent du sien passerait mieux auprès des Américains qu'une bombe atomique larguée sur l'Europe (au cas où elle eût été prête plus tôt).

Depuis son avènement mécanique à la présidence du fait de la mort de Roosevelt en avril 1945, les va-t'en guerre du département d'État prenaient enfin leur revanche. Muselés et court-circuités par FDR, ils faisaient ce qu'ils voulaient de cet ancien propriétaire d'une mercerie, élu juge sur une liste politique du comté de Jackson, puis sénateur. Le secrétaire d'État par intérim Joseph Grew, antisoviétique viscéral, ne le cachait pas: «Le président a été merveilleux; il a pratiquement endossé toutes mes recommandations» écrivait-il à son collègue

Edward Stettinius en mai 1945. Idem pour Averell Harriman, James Byrnes qui menaçait le ministre des affaires étrangères soviétique Molotov de dégainer une bombe atomique de sa poche revolver, en bon «sudiste», lors de la première conférence de Londres d'après guerre. Idem aussi pour les conseillers militaires de Truman, dont l'amiral William D. Leahy qui voulait déjà en découdre avec les communistes.

C'est d'ailleurs, l'air de rien, en



pleine conférence de Postdam, le 24 juillet 1945, que Truman annonça à Staline que sa nouvelle arme fonctionnait au-delà des espérances après l'essai réussi du Nouveau-Mexique. La réaction russe fut impavide, ce qui ne manqua pas de

surprendre les diplomates américains. Les Russes savaient qu'ils rattraperaient leur retard nucléaire, ce qui fut accompli quatre ans plus tard, comme on le sait. Il est vrai qu'il s'était passé peu de temps entre le moment où Leó Szilárd créa la première réaction en chaîne avec Enrico Fermi (1942) au sein du projet Manhattan, et l'essai de Los Alamos de 1945.

A cette époque, il n'y avait donc que peu de monde qui disposait de cette machine infernale potentiellement capable de détruire la terre. Aujourd'hui, des sous-marins chargés à bloc d'ogives nucléaires sillonnent

les mers 24 heures sur 24 (cette veille que Slobodan Despot décrit si bien dans son *Rayon bleu* paru chez Gallimard (2017), sans compter les navires, bombardiers stratégiques, et autres vecteurs intercontinentaux (ou pas) qui sont également mobilisés en permanence.

Mais on n'y prend pas garde. Depuis la crise des missiles de Cuba en 1962, la guerre atomique semble écartée. On se croirait revenu au temps où Denis de Rougemont dans ses *Lettres sur la bombe atomique* entamées le 12 août 1945 (rééditées en 1991 aux éd. La Différence, à Paris), expliquait qu'il n'y aurait plus jamais de guerre après les bombardements de Hiroshima et Nagasaki. Et tant pis si entre 1945 et 2019, il n'y a eu dans le monde que 3 ou 4 semaines de paix sur plus de 3330 semaines de guerre. Car c'est plutôt le risque écologique et la jeune Greta Thunberg qui mobilisent les foules.

On en aurait presque oublié que les bruits de bottes autour de l'Iran et de la Corée du Nord ont pourtant l'arme nucléaire comme enjeu principal. On aurait presque oublié aussi que la Chine n'apprécie pas du tout la fin du traité INF (pour Intermediate-Range Nuclear Forces) entre Moscou et Washington, qui lui rendait bien service. La Chine a d'ailleurs tout de suite fait savoir qu'elle ne resterait pas les bras croisés depuis l'annonce américaine d'un possible déploiement de missiles nucléaires à portée intermédiaire en Asie, rapportée notamment par le FT.

Si on ajoute à cela les grandes manœuvres indiennes qui viennent

de passer par la révocation de l'autonomie de la partie du Cachemire contrôlée par New Delhi transformée en deux entités administratives distinctes, le Jammu-et-Cachemire et le Ladakh (frontalier du Tibet chinois), ce qu'à la fois le Pakistan et la Chine considèrent comme une provocation, on se dit qu'un nouveau risque nucléaire n'est finalement pas si illusoire. D'autant que la Chine vise également la réunification avec Taïwan à très court terme.

Rappelons-nous donc que les largages de 1945 avaient totalement abasourdi le Japon et le reste du monde (sauf les Russes et les Britanniques).

Dès lors, si conflit nucléaire il devait y avoir à nouveau de nos jours, il y a fort à parier qu'il en serait de même: l'effet de surprise absolu serait au rendez-vous.

Cela signifie que de telles armes auront très vraisemblablement évolué dans des configurations de nature à la fois à nous confondre et à nous faire accepter moralement leur usage. Si l'Amérique de Truman et la Russie de Staline ont réussi à mettre au point cette arme en seulement quelques années, on peut raisonnablement imaginer que des améliorations inattendues ont pu être développées depuis 1945.

Ce qui nous saisira d'effroi, ce sera justement cet effet de surprise, ce basculement dans une nouvelle ère qui se sera ouverte encore par un saut technologique et un nouveau type de bombe, dont ne savons encore rien, même si nous en percevons déjà le «bourdonnement» (sens originel du mot bombe).

TURBULENCES

#AUTOMOBILE | La circulation «intelligente», un enfer automatisé?

Les constructeurs de voitures autonomes ont présenté dans le *New York Times* leur vision de la ville du futur. Le piéton n'a vraiment pas envie d'y vivre... et l'automobiliste probablement non plus. Seule la mécanique «intelligente» y sera à son aise. Les privilégiés qui pourront s'acheter une voiture autonome bénéficieront de voies réservées pour leurs véhicules. Quant aux piétons imprévisibles et indisciplinés, leur comportement erratique devra être strictement encadré par des portillons ou des puces d'identification permettant aux voitures «intelligentes» de les éviter. Vision d'enfer caricaturée par des passésistes? Peut-être pas, selon le site *Streetblog*:

Robin Chase, la responsable de l'association New Urban Mobility, a dit il y a longtemps déjà que l'avenir avec des voitures autonomes serait comme «le paradis» ou «l'enfer».

Dans la version paradisiaque, la sécurité s'améliore, les villes sont plus multimodales, moins polluées, moins congestionnées. D'un autre côté... nous pourrions avoir la version de l'enfer, où les voitures circulent à vide pendant des heures pour éviter de payer le stationnement, où la circulation urbaine est surchargée, où les piétons doivent porter des dispositifs spéciaux pour être détectés, et tenus pour responsables quand ils se font écraser par une marée de machines en mouvement constant.

«Je suis sûre que nous nous dirigeons vers la version de l'enfer, parce que le statu quo produit l'enfer», nous a-t-elle confié l'an dernier. «C'est manifestement de ce côté-là que nous nous dirigeons.»

Mais l'aspect le plus détestable de l'histoire du *Times* est celui-ci: on n'y cite personne qui semble avoir un problème

avec la vision antiurbaine des partisans de la voiture autonome.

Comment ça? Le «meilleur journal du monde» aurait-il manqué à son devoir d'équité? Etouffé les voix qui dissonnent? Impossible! La déontologie du *New York Times* est un modèle vanté par toute la presse de grand chemin.

#RUSSIE | Troubles et rumeurs au royaume de l'Empoisonneur

Le *Sunday Times* de Londres ne devait pas être pris au pied de la lettre lorsqu'il titrait dans son édition du 4 août: «L'empoisonnement d'Alexeï Navalny montre qu'il est dangereux de s'opposer à Vladimir le Venimeux». Car rien ne dit que Navalny a été empoisonné, mais l'occasion était trop belle de coller à Poutine une nouvelle épithète qui sent son Dracula: *Vlad the Venomous*. Honnête, le *Times* précise ensuite dans le corps de l'article: il s'agirait d'une atteinte «alléguée» à la vie de l'opposant N°1 du Kremlin et cette tentative serait «la dernière d'une longue suite d'attaques qui sont profitables à Poutine». Entendez: si ces attaques lui profitent, il est «hautement probable» que Poutine en soit l'auteur «allégué». Pour le reste, le sort de Navalny est peu enviable puisqu'il a été mis à l'ombre une nouvelle fois pour avoir déclenché des manifestations non autorisées. C'est dans son lieu de détention que l'opposant aurait développé des symptômes allégués d'empoisonnement, qui ne se sont pas vérifiés. De là, il n'y a qu'un pas pour induire que les services du Venimeux ont bâclé leur travail et raté de nouveau leur cible. Comme à Salisbury, où les Skripal sont bien vivants et où l'attentat au Novitchok a lui aussi échoué. Cela dit, le Kremlin réprime avec force la contestation qui a gagné les rues de Moscou et des métropoles de Russie. Mais, sauf à prendre au sérieux ses

menaces d'empoisonnement, Poutine fait pâle figure, si on compare ses méthodes de répression avec les armes déployées contre les Gilets jaunes au royaume de la Démocratie macronienne.

J.-M. Bovy/8.09.2019

#AUSTRALIE | Comment recycler les recycleurs?

Gros souci pour les autorités de Melbourne: suite à la faillite de l'entreprise de recyclage SKM, des milliers de tonnes de déchets leur restent sur les bras! Dans les banlieues industrielles de Derrimut, Sunshine, Laverton et Campbellfield, six énormes entrepôts emplis de «recyclables» attendent leur improbable délivrance. Le dépôt de Derrimut, par exemple,

avait été loué à 1,35 million de dollars par an. Selon une gérante de l'entreprise construction, SKM avait rempli le dépôt en 8 semaines, en 2013, et l'avait mis sous clef. La montagne de déchets n'avait pas décré depuis, mais seulement augmenté.

Cette fable grinçante illustre l'un des grandes mythes de la société «éco-consciente»: l'idée que le tri résoud le problème des déchets. Mais que fera-t-on lorsque la matière première sera si abondante que le recyclage cessera d'être rentable?

Bref: la seule solution sûre au problème des déchets, c'est d'en faire moins! Notamment en abolissant les emballages en plastique.

Pain de méninges

UNE EXISTENCE DÉNUÉE DE SENS EST INSUPPORTABLE

FREEMAN: Ce monde devenant de plus en plus technologique, il semble que les gens soient de plus en plus incités à agir en commun et de manière collective, mais pensez-vous que le stade de développement ultime de l'homme puisse consister en la dilution de son individualité au sein d'une espèce de conscience collective?

JUNG: Cela n'est guère possible. Je crois qu'il va y avoir une réaction, une réaction va se produire contre cette dissociation collective. Vous savez, l'homme ne peut supporter à l'infini sa néantification. Il y aura un jour une réaction et je la vois venir. Quand je pense à mes patients, je vois qu'ils se cherchent une existence et qu'ils veulent garantir leur existence contre cette atomisation complète dans le néant ou le non-sens. L'homme ne peut supporter une vie dénuée de sens.

– Carl Gustav Jung, interview *Face to Face* (BBC, 1959, trad. SD)

Le magazine de l'Antipresse est une publication de l'Association L'Antipresse. Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 429, Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot.

Abonnement: [via le site ANTIPRESSE.NET](http://le.site.ANTIPRESSE.NET) ou nous écrire: antipresse@antipresse.net

N. B. – Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)